

Rabinbach, Anson & Zipes, Jack, *Germans and Jew Since the Holocaust : The Changing Situation in West Germany*. New York and London, Holmes & Meier Publishers, 1986. 373 p.

Emmanuel Neuman

Volume 17, numéro 3, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702066ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702066ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Neuman, E. (1986). Compte rendu de [Rabinbach, Anson & Zipes, Jack, *Germans and Jew Since the Holocaust : The Changing Situation in West Germany*. New York and London, Holmes & Meier Publishers, 1986. 373 p.] *Études internationales*, 17(3), 700–703. <https://doi.org/10.7202/702066ar>

bien qu'il fut l'un des rares chef d'État à lire tôt *Mein Kampf* dans sa version allemande originale, il ne pouvait qu'opter pour cette politique conciliante, qui semblait le mieux correspondre à la situation, tout en rognant le plus possible sur le budget de la défense jusqu'en 1939. Pour sa part, la France, préoccupée qu'elle était par ses problèmes internes, ne sera pas mieux préparée militairement en 1939 puisqu'elle aura sous-estimé l'éminence du danger.

Nous conseillons la lecture de ce livre à tout ceux qui veulent s'orienter dans l'énorme littérature sur le III<sup>ème</sup> Reich. Non seulement des références bibliographiques relèvent les contributions récentes les plus importantes sur ce sujet, mais aussi cet ouvrage est fort utile pour qui veut s'informer des principales interrogations qui demeurent encore ouvertes et des études qui restent à faire.

Paul LÉTOURNEAU

Département des sciences humaines  
Collège militaire royal de St-Jean, Canada

RABINBACH, Anson & ZIPES, Jack, *Germans and Jews Since the Holocaust: The Changing Situation in West Germany*. New York and London, Holmes & Meier Publishers 1986. 373 p.

Les études publiées dans ce volume ont paru initialement dans trois numéros spéciaux de la revue *New German Critique*. Certaines sont des réimpressions de chapitre figurant dans d'autres livres, certaines études ont été préparées dans le cadre du projet mentionné ci-dessus, ce qui explique le manque d'unité de l'ouvrage. Le livre est divisé en quatre parties. La première est consacrée aux fondements historiques du dialogue entre les Allemands et les Juifs. La deuxième contient l'illustration de la réponse juive aux problèmes soulevés par l'histoire des rapports entre les deux populations. Elle est composée principalement d'une série d'essais à caractère autobiographique écrits par les représentants de la génération d'avant-guerre et par de jeunes intellectuels juifs nés après la guerre dans la République Fédérale d'Allemagne. La troisième

partie est composée d'une série d'études systématiques sur la réaction provoquée en Allemagne de l'Ouest et en Autriche par la projection à la télévision du film américain *Holocaust*. Enfin la quatrième partie est une réévaluation du problème de l'antisémitisme.

Le livre tout entier a été écrit à l'ombre de l'École de Francfort, ce groupe de sociologues et de politologues parmi lesquels les plus connus sont Max Horkheimer, Theodor Adorno, Hannah Arendt, Herbert Marcuse. Ceux qui ont apporté une contribution intellectuelle plus importante sont Walter Benjamin et Gershom Scholem, mais ils ne font pas partie du groupe central. Le point de départ de cette collection d'essais est constitué par quelques citations de Gershom Scholem qui s'était séparé de ses amis avant la guerre pour partir dans la Palestine sous mandat britannique et se spécialiser dans l'étude de la mystique juive. L'histoire d'amour entre les Juifs et les Allemands a toujours été unilatérale, une simple fiction, a écrit Scholem après l'holocauste. Il ne peut y avoir de dialogue après Auschwitz a-t-il affirmé catégoriquement. Le livre tout entier tend à réfuter la thèse de Scholem. Il ne réussit pas, ne fut-ce que parce que les jeunes juifs qui sont restés en Allemagne ou qui l'ont quitté pour s'établir en Israël ou aux États-Unis tout en restant fidèles à la langue et à la culture allemande ne sont pas de la taille intellectuelle de ceux qui ont quitté le pays entre 1933 et 1938. Ce que cette collection de textes assez divers réussit est de donner une analyse thématique et quantitative de l'impact du film *Holocaust* sur les masses et sur les intellectuels allemands.

Les trois premiers essais discutent l'après-Auschwitz (Anson Rabinbach), les vicissitudes juives dans l'Allemagne de l'Ouest (Jack Zipes) et l'antisémitisme drapé en antisionisme de la Nouvelle Gauche (« Dans la maison du bourreau » de Detlev Claussen). Les trois auteurs examinent la place des Juifs dans l'histoire de l'Europe et de l'Allemagne, analysent les relations entre Juifs et Allemands de 1945 à 1980 et les résultats du vide provoqué par l'annihilation d'une population entière et par l'émigration. Il y avait 500,000 Juifs en Allemagne au début des années 30, il y a

approximativement 50.000 aujourd'hui. Mais ce ne sont pas les mêmes ni les successeurs des premiers. À côté d'une faible proportion de réémigrés et de survivants, les quatre cinquièmes des Juifs qui vivent actuellement en Allemagne ne sont pas des Juifs allemands, ce sont des immigrés de l'Europe de l'Est ou même d'Israël.

Le livre serait beaucoup plus valable s'il était réduit de moitié. Au fond, la seule partie intéressante est la deuxième intitulée « Réponses juives » qui contient des données autobiographiques fournies par la génération d'après-guerre. Ce sont des gens qui vivent dans l'Allemagne de l'Ouest ou qui partagent leur vie, d'après les renseignements fournis à la fin du volume, entre l'Allemagne, les États-Unis et Israël. Les plus substantielles parmi les réponses juives sont celles de Lea Fleischmann et Henryk Broder qui n'ont pas supporté de vivre « dans la maison du bourreau » et ont quitté le pays. Les titres de leurs publications parlent d'eux-mêmes. « Ce pays n'est pas le mien » déclare Lea Fleischmann. « Étranger dans son propre pays » proclame Henryk Broder. Il faut préciser qu'aucun de ces deux auteurs ne figurent parmi les collaborateurs du volume mais les autres les citent à longueur de pages.

Quelles sont les causes de cette situation qui fait qu'un intellectuel juif allemand ne peut plus supporter de vivre dans un pays qui est le sien, où il peut s'exprimer dans sa langue maternelle, être actif au sein de la culture qui l'a formé et à laquelle il pourrait apporter sa contribution personnelle ? Les causes n'appartiennent pas toutes au passé, elles ne résident pas exclusivement dans le massacre, le génocide, l'holocauste mais également dans la situation actuelle, dans la persistance d'une certaine mentalité, dans le refus des Allemands de regarder en face le passé, la réalité, d'assumer les responsabilités morales, et pas seulement pécuniaires.

Laissons de côté l'Allemagne de l'Est, l'État des Nazis rouges, le fournisseur de cadres formés selon les méthodes de la *Gestapo* à tous les pays « progressistes », de l'Ouganda d'Idi Amin Dada à la Lybie de Kadhafi. Mais dans la République Fédérale d'Allema-

gne, les Nazis Verts sont de plus en plus nombreux et influents. Les autres partis politiques sont de plus en plus pro-palestiniens et antisionistes, terme commode qui remplace fréquemment et utilement celui d'antisémite. Il est déjà bien rodé, ayant servi depuis longtemps aux staliniens et à leurs successeurs. Si on ajoute à leur nombre les Allemands de l'Est avec leur pas de l'oie et les antisémites proclamés ou hypocrites de la RFA, pour compléter le décompte adressons-nous aux maîtres à penser de ces jeunes juifs allemands, aux ténors de l'école de Francfort. L'un d'eux, Franz Neumann, avait publié en 1942 à New York un livre qui a été réédité en 1944 *Behe-moth: The Structure and Practice of National Socialism, 1933-1944*, dans lequel il affirmait « la conviction personnelle de l'auteur, si paradoxale qu'elle puisse paraître, est que le peuple allemand est le moins antisémite de tous les peuples ». De leur côté, Horkheimer et Adorno ont beaucoup hésité en ce qui concerne l'explication de l'antisémitisme allemand. Ils n'ont pas réussi à se débarrasser de leurs clichés marxistes, considérant le phénomène comme l'un des aspects du capitalisme.

L'attitude tranchante de Scholem, de Fleischmann, de Broder et des collaborateurs du volume qui rendent compte de leurs expériences, de leurs constatations, de leurs réactions s'expliquent donc non seulement par le passé mais par le refus de l'assumer par tous ceux qui sont impliqués, bourreaux, victimes et philosophes. « Il n'y a plus de normalité pour un Juif en Allemagne » déclare à la suite de Scholem, Attina Grossmann dans son essai sur l'identité juive.

Quant au dialogue... Il y a à notre époque toute une série de dialogues entre Juifs et Allemands. Il y a le dialogue avec le passé, celui avec l'Allemagne et les Allemands d'aujourd'hui et celui avec l'émigration. L'émigration des Juifs allemands a eu probablement des conséquences plus importantes que celle des huguenots au XVII<sup>ème</sup> siècle. Deux îlots se sont constitués aux États-Unis et en Israël où fleurit la culture allemande avec un éclat qu'elle n'a pas toujours sur le sol allemand. Formée à 90 % (et pour cause) de Juifs, cette émigration a donné des résultats fertiles à

l'étranger au point de laisser un caractère provincial à la vie culturelle de l'Allemagne, des Allemagnes de Bonn et de Pankow. Les émigrés ont introduit dans les pays de langue anglaise les idées d'Albert Einstein et de Ludwig Wittgenstein, celles de Max Weber et de Walter Benjamin pour ne citer que quelques noms de la pléiade des étoiles de premières grandeur. Parlant avec un professeur allemand de l'influence de Max Weber sur le développement des sciences sociales aux États-Unis et du fait que les commentaires américains sur son oeuvre sont maintenant traduits en allemand, il m'a répliqué: « Oui, mais c'est un autre Max Weber qui nous revient d'Amérique ». Il voulait dire que les idées weberiennes avaient subi une forte empreinte américaine.

La dernière partie du volume contient trois chapitres consacrés à une analyse générale de l'antisémitisme. L'un de ces trois chapitres n'est pas écrit par quelqu'un ayant des relations avec l'Allemagne mais par un Juif hongrois, Ferenc Feher qui commente longuement l'écrit d'un libéral hongrois de confession protestante, István Bibó sur « la question juive », texte publié en 1948. István Bibó (1911-1979) était un homme civilisé ayant fait des études à Vienne et en Suisse et qui essayait de comprendre ce qui s'était passé dans son pays et en Europe. Les nouvelles générations ne savent pas, ne savent plus qu'avant la guerre de 1914-1918 la Hongrie était un pays civilisé dans lequel l'antisémitisme n'existait pas ou pas plus qu'en Angleterre à la même époque. Évidemment, malgré sa culture, son intelligence et sa valeur morale Bibó, pas plus qu'un autre, n'a pas trouvé une explication valable à la vague de barbarie qui a déferlé sur l'Europe à partir des années 30. Mais ce qui est intéressant, c'est que pour prendre un modèle d'antisémitisme officiel encore vivant en 1948, les commentaires se réfèrent à l'Union soviétique et au Bloc de l'Est.

Ceci nous ramène aux intellectuels juifs d'après-guerre qui figurent dans la deuxième partie du livre, la partie autobiographique. Ils ont remplacé leur judaïsme ancestral avec la foi dans le mystico-marxisme, sa scholastique et son fanatisme. La plupart de ces auteurs

sont des collaborateurs ou des rédacteurs de la revue *Links* (Gauche). Ils ont découvert peu à peu que cette nouvelle gauche, écologiste, pro-palestinienne, etc. est toute aussi antisémite, sinon plus, que l'ancienne droite, bourgeoise, antimarxiste, bref ayant tous les péchés d'Israël. Les meilleurs, les plus intelligents, leur ont tourné le dos et sont partis ailleurs. L'Allemagne contemporaine, comme celle d'hier a perdu sa dernière chance de bénéficier à l'avenir de l'intelligence juive. Les futurs prix Nobel se trouvent en Israël, en Californie ou à New York. Peut-être que cette séparation, comme la séparation des deux Allemagnes, comme le mur de Berlin, représente une manifestation de la colère des dieux. Même un athée, un non croyant ou un Martien pourrait souscrire à cette constatation.

On peut se poser une autre question: quelle est l'utilité de ce volume? Il serait absurde de demander à un auteur d'avoir écrit un autre livre que celui qu'il a effectivement écrit mais on peut suggérer à un éditeur qu'il aurait pu composer son ensemble de textes différents, d'autant plus qu'une partie est formée d'extraits d'ouvrages déjà publiés. Une pareille anthologie eut été plus intéressante en langue allemande. Aux États-Unis, elle pourrait intéresser plutôt les immigrants de la seconde génération comme Kissinger. Les états d'âme de ceux qui pleurent, parce que ni les communistes, ni les gauchistes, ni les verts, ni les anciens nazis, ni les néo-nazis n'aiment les Juifs, n'intéressent pas ceux qui, lorsqu'ils se penchent sur les malheurs du monde, pensent plutôt aux gazés d'Auschwitz et non à ceux qui sont persuadés jusqu'à ce jour que les Allemands sont les moins antisémites des hommes.

Une comparaison s'impose avec le livre de Sartre, *Réflexions sur la question juive*, auquel il est plusieurs fois fait allusion dans les pages du volume sous revue. Le texte de Sartre n'est pas une étude définitive et malgré le talent indéniable du père de l'existentialisme, l'oeuvre se ressent de sa superficialité. Mais il est beaucoup plus acceptable pour un esprit libre, pour une conscience morale que le volume de Rabinbach et Zipes. Scholem avait raison. Le dialogue entre Juifs et Allemands

n'est plus possible après Auschwitz, non pas par ressentiment mais parce que les Allemands d'aujourd'hui se partagent entre ceux qui ignorent tout de l'Histoire et ceux qui se cherchent des excuses en s'alliant avec les Palestiniens pour nier leur responsabilité dans ce qui s'est passé. Il faut laisser la réconciliation pour le XXI<sup>ème</sup> siècle et pour la troisième génération d'après l'holocauste.

Emmanuel NEUMAN

*Institut International des Sciences Administratives  
Bruxelles, Belgique*

TUCHMAN, Barbara. *The March of Folly: From Troy to Vietnam*. New York, Alfred A. Knopf, Inc., 1984, 461 p.

Cet ouvrage adopte un rythme très rapide. Dès le premier chapitre, intitulé « Pursuit of Policy Contrary to Self-Interest », Tuchman pave la voie aux événements qui seront étudiés plus loin. Dans cette section fort instructive, l'auteure évoque le riche éventail de notre passé connu et fait ressortir à quel point les gouvernements suivent des politiques contraires à leurs propres intérêts. Elle retrace et examine une large gamme d'exemples tirés de l'histoire, de la dispersion des dix tribus d'Israël (930 av. J.-C.) à l'attaque japonaise sur Pearl Harbor en passant par la reddition insensée de l'empire de Montezuma (1520). Tuchman qualifie cela de folie, un « phénomène » qui s'est répété maintes fois au cours de l'histoire, quels que soient le lieu, l'époque ou le type de gouvernement. Elle utilise également le qualificatif d'« idiotie » (*woodenheadedness*), une sorte d'illusion opiniâtre qui n'est pas le fait d'un seul dirigeant puissant qui aurait imposé sa volonté aux autres, mais bien l'illusion de gouvernements entiers qui s'évertuent à atteindre un objectif voué à l'échec.

Selon Tuchman, la folie peut être décrite à partir des caractéristiques suivantes : d'abord, elle doit être perçue à l'époque comme étant inefficace, et non rétrospectivement. Deuxièmement, une alternative réaliste doit être possible. Troisièmement, la politique en question doit être le fait d'un groupe et non

d'un seul individu au pouvoir, et elle doit persister au-delà de la vie politique des individus. Tuchman estime que la mauvaise gouverne d'un souverain ou d'un tyran ne se prête pas à une telle étude, ces actions étant trop fréquentes et trop individualisées. Les cas de folie militaire ont également été écartés. « Ils se situent hors du cadre de cette recherche », écrit l'auteure. Cependant, deux des cas les plus mémorables de folie militaire ont été la décision allemande de reprendre la guerre sous-marine totale en 1916 et la décision japonaise d'attaquer Pearl Harbor en 1941. Il faudrait un ouvrage entier pour examiner ces événements militaires (et d'autres d'ailleurs).

Étant donné le très grand nombre de cas de folie au cours de l'histoire, Tuchman concentre son attention sur quatre événements notables. Elle décrit dans une prose colorée les gens, les lieux, les événements et les enjeux de quatre points tournants décisifs de l'histoire mondiale, et consacre un chapitre à chacun d'eux. Elle étudie la guerre de Troie, puis nous fait traverser six décennies de mauvaise administration papale, raconte la série d'événements dramatiques qui ont marqué les relations entre la Grande-Bretagne et les treize colonies américaines au cours du règne de George III et de son gouvernement, et termine par l'examen des trente années d'engagement américain au Vietnam.

Elle examine d'abord la Guerre de Troie, l'histoire ancienne la plus fameuse du monde occidentale et le prototype classique de la folie au sein d'un gouvernement. Elle nous explique comment les Troyens rejetèrent à la fois le présage et l'avertissement explicite en acceptant le Cheval dans leurs murs, choisissant ainsi librement la voie les conduisant à leur perte. Pourquoi les dirigeants de Troie, à l'encontre de toute logique ainsi que des avertissements des observateurs locaux, firent-ils pénétrer dans leur cité fortifiée le cheval de bois géant que les Grecs laissèrent derrière eux lorsqu'ils levèrent soudainement le camp après une décennie de guerre ?

L'auteure passe ensuite aux années 1470 à 1530, de la papauté de Sixte IV à celle de Clément VII, époque où la mauvaise gouverne